

Les villes en mouvement

Labyrinthe des rencontres, d'Alain Médam, Fides, « Métissages », 199 p.

Marie Cusson

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18682ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cusson, M. (2003). Les villes en mouvement / *Labyrinthe des rencontres*, d'Alain Médam, Fides, « Métissages », 199 p. *Spirale*, (193), 20–21.

LES VILLES EN MOUVEMENT

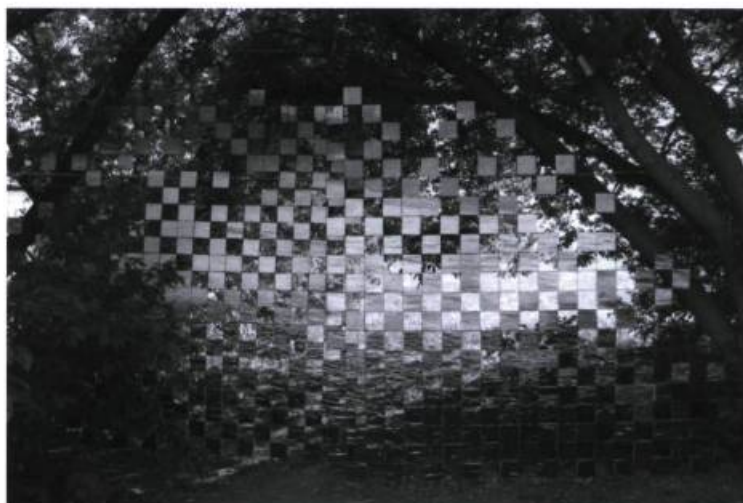
LABYRINTHE DES RENCONTRES d'Alain Médam

Fides, « Métissages », 199 p.

ON CONNAÎT Alain Médam pour ses nombreux ouvrages sur la nature des villes. Dans *Labyrinthe des rencontres*, l'auteur cherche, comme l'indique le titre, à clarifier le phénomène des rencontres urbaines. La rencontre tient ici à un double mouvement : se rapprocher des autres et se tenir à distance. Dans le mouvement de rapprochement, nous cherchons une appartenance ; dans le mouvement d'éloignement, nous cherchons à affirmer notre différence. Cette tension qui existe entre les pôles à la fois complémentaires et opposés autour desquels gravite la rencontre, et grâce à laquelle l'identité des collectivités prend forme, façonne les villes. En un jeu de proximité/distance, un besoin de fusion transforme les frontières de la ville en lignes plus souples, alors que la séparation en renforce les limites. L'examen de trois types de rencontres structure le propos : les rencontres qui font surgir la ville et celles que cette dernière suscite, les rencontres de la ville avec elle-même et, enfin, les rencontres qui font converger vers les villes. Lui-même voyageur, l'essayiste, qui est d'origine française, n'essaie pas « d'expliquer » les villes sous l'angle de la rencontre. Habité par les paysages des cités qui ont jalonné son passage, il tente plutôt de montrer « qu'on n'en a jamais fini avec elles ». La ville, pour reprendre les mots de l'auteur, « n'est pas un espace ou un lieu que l'on peut facilement s'approprier. Une seule ville peut se diffracter en d'innombrables apparences d'elle-même, en mille reflets, si bien qu'une vie entière ne peut suffire à en saisir le spectre ». L'emprunt du mythe du labyrinthe exprime cette ambition. Filée à travers l'essai, la métaphore du labyrinthe évoque l'espace urbain contemporain, le « *laci des métropoles* » et des capitales où s'opèrent « les brassages et les mixages » et l'espace significatif de l'essai, c'est-à-dire là où se manifeste son langage. L'auteur adopte une certaine allure narrative — il joue sur la dualité du sens des mots : « Et c'est bien cette rencontre-là qui l'émeut. Et le meut en son désir de rencontrer » — à partir de laquelle cette « expérience de l'insaisissable d'une ville en mouvement » se laisse appréhender.

Chaque fois, c'est en un entre-deux que la ville s'implante

Dans les prémices de son parcours d'écriture, Médam se penche sur la nature des rencontres qui font surgir les villes. Toute ville naît d'un centre. Mais comme l'indique d'entrée de jeu l'intitulé de l'incipit, « *centrer* », ce centre n'est



Ivan Binet, *Le sentier de Keven*, 2003, tiré de la série *Un ailleurs ici*, installation extérieure, côté ouest, Axe Néo 7, Hull, 720 cm × 400 cm.

pas statique. Il est d'abord mouvement, rencontre d'oppositions flagrantes qui donnent lieu à des complémentarités, des synergies qui n'auraient point existé autrement. Montréal, par exemple, surgit du carrefour d'un archipel et d'une plaine, ainsi que du confluent de plusieurs cours d'eau : le fleuve Saint-Laurent, la rivière Outaouais, les Grands Lacs. Plus profond dans l'histoire, Constantinople émerge du désir de rassembler en son sein l'Occident et l'Orient. Ces exigences de rencontres par lesquelles les villes se trouvent créées proviennent du sol mais aussi d'une durée. Lagune percée d'îles à demi immergées, Venise émerge de la congruence entre le refuge et les pourchassés.

Les centres nous rassurent et nous rassemblent, nous protègent des incertitudes, des extérieurs, mais ils nous pourvoient aussi de convictions suffisantes pour affronter l'inconnu. Ainsi, à cette force de convergence qui crée les métropoles, s'oppose celle de la dissémination. L'extension de la ville vers l'extérieur du territoire n'est pas uniquement topographique, elle est aussi virtuelle. Aujourd'hui, le monde prend possession du lieu par la technologie. L'Internet nous déplace en des ailleurs, nous permet d'« approfondir » les labyrinthes qui comportent des voies insoupçonnées. Dans cette perspective, Médam associe la rencontre de la complexité, de la multiplicité et de la diversité à une situation d'apprentissage. Est-ce à dire que « *l'être du centre* » soit devenu « *l'autre des frontières* » ? Comme l'auteur le fait remarquer, l'Internet nous porte vers l'indéchiffré et l'indéchiffrable,

mais, spécifie-t-il encore, « *on choisit des interlocuteurs qui soient tant soit peu similaires à ce que l'on est* » ; même en pleine transmigration sur la grande Toile, « *on crée une cité, une centralité* ». Ainsi se reforment d'autres frontières appelées cependant à être dépassées dès qu'elles se posent.

Les villes émergent de la rencontre mais invitent aussi les hommes les plus divers à se rencontrer. Mais qu'est-ce, au juste, que la rencontre ? Que signifie-t-elle ? Existe-t-il différentes sortes de rencontres ? Et comment « *va-t-on au-devant de celles-ci* » ? Médam considère d'abord les rencontres auxquelles nous incite la cité comme des « *précipitations vers l'inconnu* » en fonction desquelles l'individu, réduit à une simple « *parcelle de l'alliage métropolitain* », est « *dessaisi de soi tant on est saisi par cette grande étrangeté submergeante, tourmentante* ». On peut aussi tenir les rencontres comme des improvisations. À l'encontre de la campagne où, dès le réveil, on sait à peu près quels actes seront accomplis, quelles paroles seront échangées, en ville, rien n'est jamais joué d'avance : « *Le futur à tout instant, peut dévier dans une direction inconnue*. » Pour amoindrir l'incertitude, la cité aménage des lieux de rencontre : cafés, galeries d'art, salles de concerts. Mais assis à la terrasse d'un café, qu'escompte-t-on sinon que de voir passer l'imprévisible, d'être partie intégrante de cette imprévisibilité !

Dans l'entre-deux des rencontres urbaines entendues comme précipitations (désir de fusion et d'abandon) et comme improvisations

(« légèreté de l'être dansant d'une relation à l'autre »), se situent les rencontres comprises comme interrogations sur l'autre et sur l'expérience vécue de notre rapport à celui-ci. L'étranger « met en question » ce qui est absolu, « le territoire des similitudes qui jusqu'alors — tant qu'il était peu troublé — s'était pris pour le monde entier ». Alors que les deux premiers types de rencontre se réalisent respectivement sous le signe de la gravité et de l'impondérabilité, les rencontres entendues comme questions s'accomplissent sous le signe de la reconnaissance ou de la gratitude parce qu'elles conduisent à un élargissement des conceptions du sens de la vie dans son rapport à autrui.

Situations urbaines

Les villes ne font pas que créer des rencontres, « elles mettent en situation », en un jeu de proximité/distance, « des situations urbaines ». Ce double mouvement a une influence déterminante sur la façon dont évoluent les communautés ethniques dans les métropoles cosmopolites. Prenons New York, par exemple. Sur 11 millions d'habitants dans le dernier quart du xx^e siècle, 8 millions seraient d'origine ethnique. Les minorités forment la majorité, mais cette majorité, observe Médam avec justesse, n'est pas unifiée. Elle ne désigne pas une classe d'individus qui posséderait les mêmes propriétés. Si une force d'unification s'exerce, c'est plutôt celle de la « dispersion par les singularités communautaires ». Ne reconnaissant entre elles aucune affinité particulière, les communautés culturelles

tendent à se tenir à distance les unes des autres, mais on observe également le mouvement inverse : le désir de vivre en paix et de se fondre dans les centralités. Lorsque l'émigrant quitte son pays, il perd assez soudainement ce qui était naturel à ses yeux : sa terre, des savoir-dire et des savoir-faire qui jusque-là allaient de soi. Dans l'espoir de retrouver cette naturalité qui lui manque, il cherche à se dégager des marges où il s'est d'abord établi. Aussi découvre-t-il la culture étrangère comme « un passage » pour se rendre vers un autre état de nature. Toutefois, le passage de l'espace du « dis » (dissémination, disparités) vers l'espace du « co » (là où existent des concordances) n'a vraiment rien de naturel. Long et laborieux — « on ne sait trop ce qu'on brise en soi afin de s'intégrer aux autres » —, il requiert quelques générations pour être mené à terme. D'où l'importance des quartiers ethniques. Ils sont à considérer comme des « territoires de réserve », essentiels à ces passages difficiles. Ces espaces transitionnels permettent à l'immigrant de préserver « cette naturalité dont on provient — pour s'acculturer peu à peu à d'autres sortes de vérités ». Considérant l'espace du « co » vers lequel veut se rendre l'immigrant, on s'aperçoit, par conséquent, qu'il « n'est point lieu d'aboutissement », mais lui-même passage « vers une citoyenneté plus responsable [...] un savoir être responsable du bon accomplissement des réciprocity ».

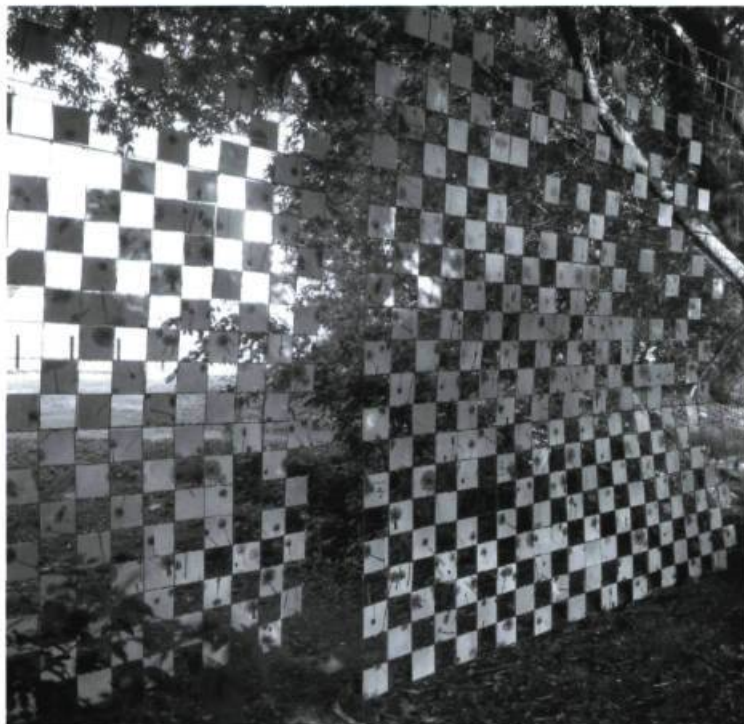
Entre le mouvement vers les centres et celui vers les marges, Médam distingue une autre dynamique : celle du « trans », dynamique « tangentielle jouant de communautés à communautés

entre consonances et disparités ». Ce mouvement assouplit les frontières, pour les transformer « en lignes plus souples, plus poreuses, plus surprenantes ». Il laisse des traces qui constituent peu à peu une syntaxe présidant à l'ordre des discours par lesquels le caractère cosmopolite de la ville se manifeste. Paradoxalement, ce ne sont pas par des mots que ces langages illimités et anonymes s'expriment, mais par l'effet des sens. Tout ceci donne forme à un non-dit, à « un texte qui se dit sans savoir qu'il se dit et prend conscience de lui sans pour autant éprouver le besoin de dire qu'il se sait ».

Identité et culture cosmopolite

Ce livre se termine sur quelques pages où est abordée la question des rencontres qui font converger les villes. Le voyageur porte ses pas vers une ville pour rencontrer celle-ci, mais que rencontre-t-il ? Que cherche-t-il à rencontrer ? On va à la rencontre des villes rencontrer la rencontre, répond Médam. Comment des villes comme Montréal, Toronto ou Paris parviennent-elles « à satisfaire un certain vouloir-être ensemble ? De quelle manière ce vouloir-être se trouve-t-il en mesure de façonner ce (s) lieu (x) » ? Sans être toujours conscient de sa démarche, le « pérégrinateur » va de ville en ville porté par ce questionnement. Il compare, met les villes en résonance. C'est donc le voyageur qui devient en quelque sorte la frontière où elles se rencontrent : « Il est le lien de ces lieux. Mais en même temps, il devient comme une ville, lui-même, qui se promène entre ces capitales : une ville peuplée des savoirs de tous ces liens que son mouvement noue et dénoue ». À l'exemple de la rencontre avec autrui, la rencontre avec la ville n'est pas que fusionnelle. Elle oscille entre le « co » et le « dis » : « Plus on marche moins on sait. On doute parce qu'on avance. Parce qu'on doute, on va espérant rencontrer un repère. Par bribes, la ville se dépouille de toute certitude. Finalement, on s'arrête. On réfléchit. On trouve. On trouve quoi ? Rien qui vaille. » Si le voyageur se sert de cette difficulté que présente la ville, ce sens de l'égarement pour se questionner, s'explorer, la rencontre peut occasionner une autorévélation, un contexte pour une rencontre avec soi : « C'est cette non-rencontre radicale, cette absolue disjonction, que le voyageur, certains jours, voudrait rejoindre. Pour se mettre à l'épreuve, pour s'enfoncer. » Ainsi, vouloir rencontrer la ville, c'est non seulement vouloir rencontrer la rencontre, mais aussi « vouloir se rencontrer, rencontrant la rencontre ». La question de savoir qui je suis appartient, comme l'explique Charles Taylor, à la « culture contemporaine de l'authenticité ». Le grand intérêt de l'essai d'Alain Médam, plutôt dense malgré sa brièveté, est qu'il pose cette question en équivalence avec celle de savoir où l'on se tient dans ce lieu par excellence du croisement des frontières du soi et de l'autre qu'est la cité.

MARIE CUSSON



Ivan Binet, *Le sentier de Keven*, 2003, tiré de la série *Un ailleurs ici*, installation extérieure, côté est, Axe Néo 7, Hull, 720 cm × 400 cm.